

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 10

Rubrik: Deuxième lettre de Berlin

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'étais donc fondé, n'est-ce pas, Monsieur le rédacteur, à vous faire comme je l'avais fait, l'histoire du développement de la vie musicale à la Chaux-de-Fonds. Je suis fondé à dire, maintenant que j'en ai donné les raisons, artistiques et morales, que dans toute ville où se produit une activité comme celle du *Chœur de dames*, cette activité, néfaste et antiartistique, mérite d'être vigoureusement dénoncée et crânement combattue, sûr que je suis d'avoir, à l'égard des principes que je défends, *tous les artistes de mon côté*. Et je conclus en formulant l'espoir qu'en traitant à fond un fait local et incidentel, j'aurai rendu service à nombre de sociétés sérieuses, ou même, peut-être, à la cause de l'art, de la morale et de la vérité.

EDMOND BEAUJON.



DEUXIÈME LETTRE DE BERLIN

Ainsi que je le disais dans ma première lettre, les concerts de toute espèce ne manquent pas, à Berlin. Ceux de musique de chambre pullulent et, en présence d'une pareille avalanche, l'on ne sait parfois à quel saint se vouer. Heureusement que la célébrité de certains Quatuors indigènes ou étrangers, tels celui des Joachim, des Halir, le Quatuor Bohême, etc., viennent trancher la difficulté. Si l'on veut avoir une jouissance artistique de premier ordre, il n'y a pas à hésiter, c'est parmi ceux-là que nous ferons notre choix. À l'avenir, cependant, il faudra compléter cette liste en y ajoutant le Quatuor Marteau.

Eh oui, il a suffi de deux séances à la salle Bechstein, les 28 novembre et 5 décembre derniers, pour établir la réputation de ce groupe d'artistes. Cette constatation n'est point simplement personnelle; elle est l'expression du jugement porté par la presse entière.

Ce qui distingue ce Quatuor, ou si l'on aime mieux, ce qui permet de le comparer à des Quatuors célèbres, c'est avant tout l'homogénéité complète d'interprétation et de couleur acoustique. La personnalité saillante de M. Marteau se fait jour à travers l'exécution entière, mais cette personnalité a traversé l'âme de ses partenaires

à tel point que ce sont autant de Marteau qui chantent, qui vibrent en même temps.

J'ai admiré l'audace avec laquelle ces artistes ont élaboré le programme des deux séances données ici. Au lever du rideau, le quatuor en fa majeur de Mozart et au baisser le quatuor en mi bémol majeur op. 74 de Beethoven. Pour qui sait à quel point les premières impressions influent sur le jugement subséquent et d'autre part combien une mauvaise fin détruit parfois le bon effet antérieur, l'audace n'est pas minime. — Ah! quelle fine pierre de touche que ce quatuor de Mozart, mais quel écueil pour le pilote qui ne connaît minutieusement sa route.... aussi le public n'a-t-il pas ménagé son approbation, lorsque ces intrépides artistes sont arrivés à bon port sans la moindre avarie. Dans Beethoven, le danger n'est pas moins grand et la lutte n'a pas été moins victorieuse.

Notons encore dans ces mêmes séances, deux premières auditions sur sol allemand: le quatuor en mi majeur, de E. Jaques-Dalcroze et celui en sol mineur de Joseph Lauber. Les deux nouveautés, interprétées *con amore* par MM. Marteau, Reymond, Pahnke et Rehberg, furent bien accueillies du public. Le quatuor de E. Jaques-Dalcroze, une bonne connaissance pour les habitués des fêtes de musique suisse, est une de ces cartes de visite que n'importe quel maître du temps présent, ne craindrait de déposer.

Notre art musical suisse peut, du reste, s'enorgueillir. En moins de deux mois la salle des concerts de Berlin a présenté quatre œuvres de grande envergure: le concerto de violon de E. Jaques-Dalcroze, les deux œuvres précitées, enfin la « Böcklin symphonie » de Hans Huber.

Cette dernière œuvre a eu les honneurs du cinquième concert Philharmonique. Mise au point par Nikisch, la symphonie de notre compatriote s'est bien confirmée comme étant l'édifice solide que nous avait révélé en son temps la première fête de musique suisse et il est à présumer qu'elle sera la pierre angulaire de la postérité de Hans Huber.

Mais revenons un peu à l'analyse de nouveautés musicales, laissée de côté un instant pour la.... glorification de notre musique suisse.

Dans le quatrième concert de la Chapelle Royale, Weingartner dirigeait entre autres la symphonie en ré mineur de César Franck. Cette œuvre n'est pas inconnue des musiciens au courant du répertoire français, mais en Allemagne elle passe pour une nouveauté. Malgré l'éclec-

tisme des Allemands, éclectisme exempt depuis quelque temps déjà de francophobie, peu d'orchestres l'ont exécutée et cela se comprend si l'on compare le plan et le travail de César Franck avec la conception symphonique du grand art allemand telle qu'elle a été émise par Haydn et Mozart, agrandie par Beethoven, romantisée par Schubert, Mendelssohn et Schumann et enfin modernisée par Brahms.

Je passe ce thème complexe pour parler de deux poèmes symphoniques de Jean Sibélius (un compositeur finlandais) entendus dans ce même concert.

Que dites-vous de ce sujet: Le Cygne de Tuonela?

« Tuonela, l'empire de la mort — l'enfer de la « mythologie finlandaise — est entouré d'un « large fleuve aux ondes noires sur lequel le « cygne de Tuonela se promène majestueusement « en chantant. »

Et celui-ci: Lemminkäinen revenant de guerre.

« Lemminkäinen est l'Achille de la mythologie finlandaise. Son courage et sa beauté en « font le favori des femmes. Fatigué de longs « combats, il se décide à revenir au foyer. Armé « de courage, il se met en route, et après de « nombreuses aventures arrive dans sa patrie où « il retrouve les lieux qui lui rappellent son en- « fance. »

Seule, la lecture de ces deux poèmes.... mythologiques, s'il vous plaît.... ne vous plonge-t-elle pas dans un état d'âme presque aussi noir que les ondes sur lesquelles chante le cygne de Tuonela? Ah... Tuonela! et puis.... Lemminkäinen.... brr.... quel frisson le long de l'épine dorsale!

Que sera-ce de la musique? Eh bien, elle vaut son texte inspirateur. Le même vide, la même prétention; Wagner et Richard Strauss imités dans leurs effets, mais oubliés quant au reste.

Le cygne de Tuonela personnifié par le cor anglais, larmoie durant tout le premier morceau une plainte vague, couleur troisième acte de Tristan, soutenue par des harmonies flageoletantes teintées du prélude de Lohengrin. Le second morceau est une bacchanale d'un Don-Quichottisme persistant, une danse échevelée soulignée de cymbale et de tambourin qui ne siérait pas mal aux évolutions complexes d'une danse de boutique arabe.

Si j'ai parlé de ces deux morceaux, c'est qu'ils ont trouvé des admirateurs dans la presse. Alors.... je puis me tromper et ne voudrais pas

avoir sur la conscience le fait de ne pas signaler deux chefs-d'œuvre!

En voici du reste un troisième qui se trouve à peu près dans les mêmes conditions, mais ici la personnalité de son auteur s'impose davantage car il ne s'agit rien moins que de Gustave Mahler, l'âme musicale actuelle de la vie artistique de Vienne. Cet éminent chef d'orchestre n'est cependant pas un novice dans l'art d'écrire. Une de ses symphonies entendue l'hiver dernier à Munich révélait en lui un talent de premier ordre, très habile dans le maniement de la forme symphonique et de la palette orchestrale.

Hélas! sa quatrième symphonie qu'il vient de faire entendre pour la première fois au public berlinois dans le troisième concert d'abonnement du *Tonkünstler Orchester*, est un de ces coups d'épée dans l'eau qui risque fort de lui être funeste.

La première partie de cette symphonie débute par un thème très simple, très naïf, véritable écho d'une fête champêtre. « C'est voulu » se dit-on d'emblée; « voyons ce que nous apportera le second thème? un contraste, sans doute. » Non: un joli motif de menuet sur le modèle rythmique d'un Boccherini. Point n'est besoin de se casser la tête pour suivre la trame symphonique.

Au développement, les choses se corsent un peu, la scène rustique s'égaie; du Teniers en musique, dirait-on volontiers, mais ce ne sont que quelques ronflements, quelques cris de gens en état d'ébriété. Les thèmes initiaux réapparaissent bien vite dans leur naïveté. Est-ce encore voulu, cette fois, cette naïveté? Hem!... Le doute est en marche et rien ne l'arrêtera!

Oui, le doute est en marche; il l'est au scherzo, sorte de valse lente, d'inspiration mélodique et rythmique des moins intéressante. Il l'est à la partie lente qui dépasse les bornes de la pauvreté musicale; il l'est enfin à la dernière partie, un Rondo ou plus justement une scène de ballet avec solo de soprano sur un texte tiré de « Des Knaben Wunderhorn » et dépeignant les gaités du paradis. On se serait cru dans la taverne de Lilas Pastias, tant Mahler serrait Bizet de près.

Pauvre forme symphonique! de quel costume t'a-t-on affublée cette fois-ci. Console-toi cependant, tu as été vengée par la désapprobation générale du public. Mahler s'en souviendra certainement; ce serait grand dommage qu'il en fût autrement car, je le répète, le talent ne lui manque pas, il l'a déjà prouvé.

Dans ce même concert figurait un fragment de « Feuersnoth » le nouvel opéra de Richard Strauss. Ayant l'intention de vous donner l'analyse de l'œuvre entière je ne ferai que constater ici le succès du fragment en question. Strauss s'y montre audacieux, spirituel et « temperamentvoll » comme d'habitude.

EMILE LAUBER.



LETTRE DE LONDRES

LOICI la saison d'hiver à demi écoulée, et cette dernière quinzaine a vu comme une recrudescence d'auditions de tous genres sur celle qui la précédait.

Son bilan accuse le même résultat : beaucoup de musique et peu d'art.

Ysaye, Busoni, Becker, qui continuent leurs récitals, Mühlheld, le clarinettiste merveilleux qui joua avec l'excellent quatuor Kruse, l'orchestre Wood, souvent, ont apporté dans la médiocrité ambiante une note d'art réelle. Bauer, également, toujours le respectueux mais un peu impersonnel interprète des maîtres, y a aussi largement contribué. Son interprétation du *Prélude*, *Aria* et *Final* du grand César Franck, fut une des plus subjectives du récital qu'il a donné au St-James Hall. Seulement dans cette œuvre, dit le fort artiste *Musical Standard*, M. Bauer a été « plus » que le cérébral pur qu'il est peu à peu devenu, chez qui l'intelligence commande trop aux facultés de s'émouvoir.

Deux débuts qui ont fait quelque bruit ont été ceux d'un tout jeune soprano australien, miss Amy Castles et d'un violoniste, Kocian, compatriote de Kubelick, le lion de ces deux dernières saisons.

Avec une voix d'une pureté délicieuse, éclatante, timbrée, miss Castles, encore une enfant, n'a rien autre, ni style, ni art, rien que sa voix. Cela aura été au moins pour elle les fameux cent mille francs dans le gosier, car elle vient de signer un engagement qui dépasse de beaucoup cette somme pour une tournée de concerts dans son pays.

Kocian, possesseur d'une technique aussi achevée que celle de Kubelick, est un peu supérieur à celui-ci par un sentiment musical plus réel. Mais cela reste, en fin de compte, d'un vide somptueux : du Paganini sans le génie.

A côté de ces deux grandes apparitions sur la vaste scène londonienne, c'est la suite habituelle des concerts qui s'y déroule. Tout le mois de janvier verra une nouvelle série de « Promenade-Concerts » au Queens Hall ; durant l'hiver, l'utile institution de la *National Sunday League* continuera de donner chaque dimanche dans huit salles de quartiers populeux et à des prix bas (certaines places même sont gratuites), des concerts à orchestre, dont le *Messie*, de Hændel, avec 300 exécutants, fut un des marquants ; il en sera de même enfin à l'Albert Hall, au Queens Hall, et cela pour l'éducation intellectuelle du grand public, malgré que trop souvent encore, dans les programmes qui lui sont offerts, l'ivraie se mêle au bon grain.

Notre prochain article aura, espérons-le, de plus intéressantes choses à raconter : la venue annoncée du quatuor tchèque nous en promet à tout le moins une.

G. FERRARI.



LETTRE DE MUNICH

LE quatuor tchèque qui n'est pas inconnu des Genevois, donnait dans sa seconde séance les trois numéros de l'op. 49 de Beethoven : fa majeur, mi mineur, do majeur, trois sommets resplendissants qui marquent dans ce domaine l'apogée du Beethoven seconde manière.

Les Tchèques ont interprété supérieurement et de façon assez particulière ces quatuors difficiles entre tous.

Leur jeu n'est pas classique, surtout si l'on fait de « classique » le synonyme de sec et ennuyeux. Ils sont très tristes ou très joyeux ; vibrants, toujours. Ils ignorent l'apathie et la stagnation, leur âme est sur le qui-vive, alerte, éveillée, aussi prompte à rendre les impressions qu'à les recevoir.

On n'entend pas une œuvre apprise puis rendue avec le perpétuel souci des nuances, du phrasé et des détails, mais au contraire, une merveilleuse improvisation, jaillissant fraîche et spontanée ; c'est « enlevé » comme seuls les Tchèques le peuvent.

J'étais samedi à *Egmont*, un chef-d'œuvre de Goethe et curieux surtout d'entendre la musique que ce drame a inspirée à Beethoven. Ce fut une déception.